

Stéphanie Boisseau
Charles N2O



La Marque de nos peines



Charles N2O
Stéphanie Boisseau

La Marque de nos peines

© Charles N2O, Stéphanie Boisseau, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3869-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

Un tourbillon terrifiant

Il est un peu plus de 19 h 30 et le professeur Morand termine les consultations. Son jeune interne en cardiologie, Arnault Tessier, l'a assisté tout au long de cet après-midi. Sous son œil attentif, le maître lui a confié le soin de réaliser les échographies de ses patients, et il semble satisfait de son élève. Arnault demande s'il peut rester un peu plus pour s'exercer, car la date de son examen approche.

— D'accord, lui répond le mandarin, mais ferme bien la porte avant de partir. Le matériel est très coûteux et des vols ont été récemment signalés dans l'hôpital. Tu remettras les clés dans l'armoire du service des soins intensifs en partant.

Arnault retire sa blouse et s'allonge sur la table d'examen en positionnant la machine de telle sorte qu'il puisse accéder aux boutons de la console. Il règle les paramètres et consulte l'écran. En mettant du gel froid sur sa poitrine, il a un léger frisson, puis pose la sonde sur son torse. C'est la première fois qu'il se fait une échographie, et lorsque son cœur se dévoile, il est surpris de constater qu'il est aussi battant qu'une cloche de cathédrale. Brusquement, il est saisi d'effroi, son corps tremble. Une vague puissante, déferlante, fulgurante, traversant son cœur de part en part, apparaît sur l'écran. Arnault est proche du malaise et lâche la sonde d'échographie qui tombe brutalement sur le sol. Il reprend peu à peu ses esprits et éteint l'appareil, se lève et sort de la salle en chancelant, comme ivre, sonné par ce qu'il vient d'apercevoir.

Minuit, Arnault n'arrive pas à trouver le sommeil. Il ne voulait pas la déranger, mais il a besoin de conseils et de réconfort. N'y tenant plus, il téléphone à sa sœur.

— Arnault ? Tout va bien ? demande-t-elle à moitié réveillée. Émilie perçoit la respiration bruyante et irrégulière d'Arnault dans l'appareil. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

— Tu ne m'appellerais pas aussi tard si tu n'avais rien d'urgent à me dire ?

— C'est un peu délicat.

— Arnault cesse de m’inquiéter. Ce n’est pas drôle.

— Eh bien, figure-toi que je me suis fait une échographie, et...

Un lourd silence s’installe.

— Et ?

— Et, j’ai aperçu quelque chose de terrifiant. Comme un éclair qui se serait abattu subitement sur moi. J’ai été saisi, au point de me sentir perdu.

— D’autres personnes étaient présentes avec toi ?

— Morand était déjà parti. J’étais seul.

— Je te sens angoissé à l’approche de ton examen. Es-tu sûr que tes réglages étaient au point ?

— Émilie, cela ne fait aucun doute, elle est revenue.

— Elle ? s’interroge Émilie.

— La vague que j’ai aperçue lorsque maman a fait son plongeon mortel.

— Arnault, tu n’es pas en train de délirer ? s’exclame Émilie à présent tout à fait réveillée.

— Il faut que j’en parle à Morand.

— J’ai bien peur qu’il te prenne pour un fou, répond la sœur inquiète. Pourquoi ne pas demander un avis à tes amis internes ? Qu’ils te fassent un examen pour voir ?

— Tu as raison, je vais le faire dès demain.

En raccrochant, elle regrette d’avoir parlé aussi durement à son frère. Depuis ce terrible accident, elle le sent fragile.

Émilie est la seule personne à qui Arnault peut se confier ouvertement, et elle seule peut comprendre ses états d’âme. Le bleu de ses yeux apaise, sa douce voix rassure, et ses précieux conseils redonnent à Arnault un courage jusque-là perdu. Leur complicité les propulse vers des souvenirs lumineux. Elle est un havre de joie et de légèreté. Arnault aimait la faire rire. Aimait ? Oui, aimait, car depuis le drame, son frère est devenu plus froid, plus prudent, plus solitaire, méthodique.

Émilie éprouve une certaine culpabilité à ne pas partager une blessure aussi profonde que celle de son frère, et l'invite régulièrement à sortir de ce silence, mais chaque tentative est un échec. Il l'interrompt aussitôt. Arnault ne veut plus en parler, jamais plus.

*

Les deux enfants sont nés au King's College Hospital de Londres. Dans la capitale britannique, ils ont vécu toute leur jeunesse. Leur père, haut fonctionnaire à l'ambassade de France, évoluait dans la haute société avec aisance. Il avait l'aplomb, la prestance et la retenue du diplomate. Perfectionniste, méticuleux, avec une haute estime de lui-même, ses détracteurs le jugeaient compétent, mais sinistre. La vie s'écoulait au rythme de la diplomatie pour Jean-Louis et de la gestion de la maison pour Orthense. Une mère qui paraissait souvent absente, effacée, perpétuellement contrariée par un destin qu'elle n'avait pas choisi. Elle fut une ancienne athlète de l'équipe de France dont l'ambition sportive fut stoppée nette. Une mauvaise réception au cheval d'arçon lui brisa à la fois la cheville droite et son avenir de professionnelle.

Le soir, les parents étaient souvent absents du domicile, participant aux nombreux événements mondains, réceptions d'hôtes prestigieux ou concerts de musique classique organisés par les services de l'ambassade. Frère et sœur restaient seuls avec une fille au pair plus intéressée à visionner des *soap operas* de la BBC de qualité souvent médiocre, que de s'occuper d'eux. Ils trouvaient alors refuge dans l'atelier du père situé dans une petite dépendance de la maison. Jean-Louis y passait son temps libre à réparer bénévolement les radios et les téléviseurs du personnel de l'ambassade. Il n'échangeait pas beaucoup avec ses enfants sauf lorsqu'il leur enseignait tout ce qu'il savait sur l'électronique, les transistors, les circuits intégrés et l'usage de l'oscilloscope. Jean-Louis n'était pas peu fier lorsque Émilie et Arnault lui avaient présenté un poste récepteur qu'ils avaient eux-mêmes confectionné et qui pouvait capter les conversations de radioamateurs. Plus tard, Arnault avait choisi de se spécialiser dans la cardiologie par attrait pour la physiologie électrique cardiaque. Une façon détournée de conserver les liens fragiles qu'il essaie encore de maintenir avec un père plongé dans une profonde mélancolie depuis la disparition tragique

de son épouse.

*

À l'hôpital, les jours suivants, Arnault s'empresse de faire connaître sa découverte inédite auprès de ses collègues, mais aucun cardiologue n'est disposé à le soutenir. Lorsqu'il constate qu'ils se moquent de lui à mots couverts, il se sent profondément humilié, sa colère est démultipliée. Se sentant incompris, Arnault aborde le sujet avec le professeur. Il lui décrit très précisément ce qu'il a observé, et la relation qu'il a établie entre son traumatisme et cette vague. La mine du professeur ne laisse aucun doute sur son impression d'écouter un de ces jeunes médecins égarés qu'il a tant de fois croisés au cours de sa carrière.

— Lorsque je l'ai aperçue la première fois, j'ai cru à une hallucination. Alors je me suis fait une deuxième, puis une troisième échographie, et à chaque fois je l'ai observée, insiste Arnault. Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de prendre un cliché.

Il propose alors maladroitement à son patron de la lui montrer en se dirigeant vers l'appareil. Morand l'arrête net, lui barre la route de son bras tendu et lui demande de s'asseoir.

— Votre sujet n'est pas inintéressant. Il y a quelques années de cela, notre équipe avait participé à l'étude des répercussions de fortes émotions sur le cœur et notamment la maladie de *tako-tsubo*, mais les éléments que vous me décrivez ne rentrent pas dans ce cadre. Je ne mets pas en cause votre sincérité, mais la seule chose qui est remise en question est la visibilité de ce que vous me décrivez. Votre démonstration manque à l'évidence de rationalité. Je ne veux plus entendre parler de cela tant que vous n'aurez pas obtenu une preuve tangible. Parlons de votre thèse à présent. En avez-vous choisi le sujet ?

— Non pas encore, mais j'ai déjà une petite idée. Il me reste deux années si l'on inclut la période de mon service national. Je pense que cela sera suffisant.

— Vous auriez dû commencer à y réfléchir plus tôt. Deux ans pour valider votre thèse, c'est court, alors il va falloir mettre les bouchées doubles dès à présent. En plus, vous partez faire votre service dans deux mois, n'est-ce pas ?

— C'est exact, j'ai demandé de l'effectuer dans le cadre du Volontariat à l'Aide Technique en Guyane.

— Ah oui ? Alors vous allez retrouver Véronique Perret, mon ancienne chef de clinique.

— Oui, c'est elle qui m'a conseillé de venir la rejoindre là-bas, mais j'attends toujours mon affectation définitive.

— Eh bien, Véronique est votre chance, comme si vous l'aviez fait exprès...

Arnault ne comprend pas où son patron veut en venir. Après quelques secondes de réflexion et des tapotements digitaux sur le bureau professoral, Morand se tourne vers les étagères et extrait une grosse pochette remplie d'articles médicaux et de feuilles comportant de multiples tableaux de chiffres.

— Véronique a entamé un travail qu'elle n'a pas eu le temps de terminer. La bibliographie doit être mise à jour, mais cela ne vous demandera pas beaucoup d'efforts. Je suis sûr qu'elle vous aidera. Ce n'est pas parce que vous partez sous les tropiques, qu'il faut se laisser aller.

Arnault aurait tant voulu lui démontrer son atteinte et mener sa recherche sur son anomalie. Émilie le conjure de renoncer à sa problématique personnelle :

— Tu t'engages dans une bataille perdue d'avance, le pot de fer contre le pot de terre.

Elle renchérit :

— Les insuffisances de ta démonstration sont incompatibles avec l'exigence scientifique. Les enjeux actuels sont trop importants pour que tu persistes ainsi.

— Un sujet de thèse m'a été imposé par Morand.

— Alors, accepte-le, sans rechigner, reprend-elle d'un ton ferme.

Si elle réussit à dissuader son frère de persister, elle sait aussi au fond d'elle-même qu'il n'abandonnera jamais ses convictions.

CHAPITRE II

Des tableaux de peinture

Depuis la terrasse en bois du premier étage, on peut apercevoir l'immense bouche du fleuve Maroni. On devine même au loin l'autre rive, celle qui appartient au Suriname. C'est dans ce décor paradisiaque que Klaus s'est installé pour sa retraite dans une maison isolée qu'il a patiemment restaurée. Le jardin qui l'entoure est luxuriant, un entrelacement d'arbres tropicaux majestueux. Il abrite un petit étang à la surface duquel surnagent de faux nénuphars des Indes. Les fleurs blanches dentelées à souhait ne durent qu'une seule journée et le vieil homme est un peu contrarié de devoir se rendre à l'hôpital pour une consultation médicale. Un infarctus survenu il y a deux ans lui impose une surveillance régulière. Un patient en retard à un rendez-vous pour contempler une fleur éphémère, pourrait-il être pardonné ? Sans doute pas, songe-t-il dans un soupir.

Le médecin qui le reçoit semble avoir un peu moins de trente ans. D'origine niçoise du côté de son père et provençale du côté de sa mère, Arnault a la peau mate du Méditerranéen. Il n'a plus coupé ses cheveux depuis plusieurs années. Sa grande tignasse ébouriffée forme une sorte d'auréole autour d'un visage impassible. Un aspect figé où aucune expression de grande peine ou de grande joie n'apparaît. Il est sec aussi bien physiquement que dans sa façon de parler. Au premier abord certains patients le trouvent froid, voire profondément désagréable. Mais ses yeux adoucissent largement cette expression austère. De larges prunelles et de grands cils surmontés de fins sourcils, « Tu as des yeux de biche », lui répétait Orthense. « Tout le portrait de ta mère », reprenait Jean-Louis. Sa blouse semble trop petite pour lui, un emprunt au docteur Martini. Il a collé un sparadrap blanc sur l'étiquette de son prédécesseur et a écrit son nom et sa spécialité au stylo bille : « Arnault Tessier. Cardiologue ». Arrivé récemment à Saint-Laurent du Maroni, il n'a manifestement pas encore pris tous ses repères. Il ouvre plusieurs tiroirs avant de mettre la main sur le dossier de son prochain patient, puis s'assied derrière son bureau.

— Le médecin qui me suit d'habitude n'est pas là aujourd'hui ? demande Klaus.

— Le Dr Martini sera absent quelques semaines. C'est moi qui le remplace pendant cette période.

— Il est parti depuis longtemps ? poursuit Klaus après une brève hésitation.

— Il y a une dizaine de jours à peu près. Vous le connaissiez personnellement ?

— Non pas vraiment, enfin, un peu. Il avait occupé la chambre d'hôte que je propose à la location pendant les quelques semaines qui ont suivi son arrivée en Guyane.

— Je peux peut-être demander à ce qu'une lettre ou un message de l'un de ses patients lui soit transmis, hasarde le médecin qui perçoit une réelle déception dans la voix de son patient.

— Non, ne vous dérangez pas, ce n'est pas la peine.

— Vous êtes né en 1921 à Mayence en Allemagne, et vous résidez en Guyane depuis 1965, poursuit le médecin en parcourant le dossier. Vous avez contracté la dengue en 1977. En avez-vous des séquelles ?

— Non, répond laconiquement le vieil homme.

— Votre diabète est traité par insuline depuis cinq ans. Combien d'unités recevez-vous par jour ?

— Une infirmière passe chaque matin. Elle y consigne mon suivi et les doses qu'elle adapte en fonction. Klaus tend alors le carnet de recueil.

— Merci, répond Arnault.

Après un bref examen des résultats, il poursuit :

— Votre diabète est dans l'ensemble bien équilibré, Monsieur Bayer. Puis, il reprend la lecture des antécédents médicaux :

— Vous avez fait un infarctus il y a deux ans avec la pose de deux stents coronariens dans le service de cardiologie de l'hôpital de Cayenne. Parmi les facteurs de risques, outre le diabète, il est noté la cigarette et l'alcool. Avez-vous pu en diminuer la consommation ?

— Pas vraiment.

— Vous avez essayé de vous faire aider ?

— Comment ça ? répond Klaus à présent sur la défensive.